

Quatre poèmes

Denys Néron

Volume 40, numéro 3 (237), juin 1998

Rina Lasnier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Néron, D. (1998). Quatre poèmes. *Liberté*, 40(3), 34–38.

DENYS NÉRON*

QUATRE POÈMES

POÈTE

Ta patrie est le verbe arc-en-ciel des voyelles,
Et ton corps, la danse muette des consonnes.
Tel l'oiseau n'habitant que le vol de ses ailes,
Ton cœur n'a trouvé de paix qu'aux cieus qui résonnent...

Le poème est voyage avec le seul esprit,
Chair et joie écloses dans un soleil de chair.
C'est avec lui que je vois la seule lumière,
Et que j'entends des voix qui n'ont jamais vieilli.

Quand je mourrai je veux que cette terre chante
L'éternelle jeunesse, l'éternelle vie,
D'une saison qui fut amoureuse et violente.

L'âme désire tant le silence et la route,
Qu'il soit trop tôt, trop tard, laisse là tous les doutes
Et deviens ce qu'enfin nul n'a jamais traduit.

* Denys Néron a publié trois recueils de poèmes: *L'Équation sensible* (L'Hexagone, 1979), *L'Intelligence des flammes* (Noroît, 1996) et *La Science de l'aurore* (Noroît, 1997). Il collabore à *Liberté* pour la première fois.

DIEU

J'arracherai s'il faut les masques du sommeil,
Mon sang déferlera pareil aux eaux du gouffre,
Mais je trouverai le nom de tous les soleils,
La phrase du monde qu'animait ton souffle.

Je n'ai pu lire que la poussière du texte.
Tu n'as connu que la sueur de mon amour.
Hier, oui, j'étais vieux de la tête à l'index,
Je suis jeune aujourd'hui, joyeux comme le jour,

Et ma vie rivalise avec l'éternité.
Ah! J'avais en moi plus de souvenirs encor
Que l'univers entier n'en aurait pu porter.

Hier mon cœur empruntait la couleur du soufre,
Mais j'avalai l'esprit et l'oubli des morts...
Aujourd'hui je rirai puisqu'il faut que l'on souffre.

HOMME

Tu es la chair forte du seul amour,
Une ivresse plus vaste que mes yeux,
Un rêve bien plus subtil que du feu,
La lumière plus haute que mes jours;

Ciel aboli régnant sur nulle tour,
Ces ténèbres qu'injuriaient nos dieux,
Manteau tissé d'un seul fil prodigieux
Et dont l'incendie fut mon seul séjour,

Ce silence gros d'images et de formes,
Océan qu'aucun rivage ne borne,
La parole avant qu'elle ne fût dite,

L'abîme d'où surgissent les voyelles,
Un amour cassant toutes les échelles,
Du soleil contraire enfin, la nuit traduite.

NUIT

1

Comme un insecte magique,
La nuit dresse ses antennes.
De la folie qui nous mène
Jaillit la seule mystique.

Ô toi, Reine sans égale,
Dont il fallut que s'éprenne,
Plus que d'amour et de haine,
Notre cœur sobre et loyal,

Tu brilles, lumière obscure,
Dans l'éclair zodiacal;
Ton feu trempe la nature

Dans un baptême idéal,
Quand tu nourris à ton sein
Si bien le mal que le bien.

La nuit murmure à mon oreille
Un chant venu du bout du monde.
Entends-tu dans sa folle ronde
L'aube qui n'est jamais vieille?

Le cœur battant devient l'écho
De cent soleils qui voudraient naître.
Puisqu'il n'est pas trop tard, peut-être,
Ah! qu'elle m'épouse à nouveau,

Qu'il naisse l'enfant amoureux,
Que nous puissions voir le jour
Et la lumière par ses yeux.

Fasse, ô nuit, que l'aube grandisse,
Pareille au silence qui glisse
Entre deux grands coups de tambour!